

STIG DAGERMAN



Lettres choisies

correspondance traduite du suédois par Olivier Gouchet

préface de Claude Le Manchec

ACTES SUD

LETTRES CHOISIES

“Lettres scandinaves”

Cet ouvrage est publié avec le soutien de la Fondation d'entreprise La Poste.

La Fondation d'entreprise La Poste favorise le développement humain et la proximité à travers l'écriture, pour tous, sur tout le territoire, et sous toutes ses formes. Elle s'engage en faveur de ceux qui sont éloignés de la pratique, de la maîtrise et du plaisir de l'expression écrite. Elle favorise l'écriture vivante en dotant des prix qui la récompensent, en encourageant les jeunes talents qui associent texte et musique. Elle offre un espace de découverte de la culture épistolaire élargie avec sa revue *FloriLettres*, en consultation sur le site Internet de la Fondation. Enfin, mécène de l'écriture épistolaire, elle soutient l'édition de correspondances et les manifestations qui les mettent en valeur.

<http://www.fondationlaposte.org>



Titre original :

Brev

Éditeur original :

Norstedts, Stockholm

© Stig Dagerman, Suède, 2002

Publié avec l'accord de Norstedts Agency

© Actes Sud, 2024

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-18454-4

STIG DAGERMAN

Lettres choisies

correspondance traduite du suédois
par Olivier Gouchet

Préface de Claude Le Manchec

ACTES SUD

PRÉFACE

I

Les témoignages sur Stig Dagerman sont nombreux, mais souvent incomplets. Il n'est pas facile de cerner le jeune écrivain à travers ces écrits qui insistent presque tous sur ses tiraillements et son silence final. Mais est-ce bien là l'exacte vérité ? De même, les photographies que l'on possède de lui ne permettent pas toujours de se faire une idée juste de sa personnalité : elles dévoilent un visage juvénile et absorbé qui ne cadre guère avec la puissance visionnaire de ses derniers écrits. Alors qui est Stig Dagerman ? Où le chercher ? Comment mieux le connaître ? Peut-être, en plus de ses écrits littéraires ou journalistiques, en lisant sa correspondance. Souvent en voyage, en Suède même ou en Europe, Dagerman rédigeait en effet très régulièrement des lettres à destination de connaissances variées. Mais l'éloignement n'explique pas tout. Il aimait poursuivre une conversation entamée de vive voix. Homme timide et réservé d'après de nombreux témoins, il adoptait le plus souvent la communication à distance.

La somme de ces lettres ne constitue pas à proprement parler un commentaire de son œuvre littéraire

et l'on pourra être surpris de leur caractère, ici et là, prosaïque. L'activité épistolaire de Dagerman a souvent un caractère pragmatique : il sait aller droit au but. Mais ces lettres offrent aussi un précieux complément de son œuvre littéraire. Il y évoque de nombreux projets achevés ou en cours d'achèvement, et ainsi ces lettres permettent-elles de mieux comprendre l'importance et la place que chacun revêtait à ses yeux. Elles sont aussi le reflet non troublé de ses nombreux questionnements. Dagerman disserte peu, ne fuit pas dans l'abstraction mais dévoile beaucoup de lui-même et de ses hantises dans cette correspondance.

Né le 5 octobre 1923 sur les rives du grand fleuve Dalälven, à environ 150 km au Nord de Stockholm, Stig Dagerman est issu de cette "Suède profonde" qu'est l'Uppland. Il grandit dans une province rurale du nord du pays puis, à l'âge de onze ans, vient habiter la capitale où il a suivi son père, d'abord carrier et ensuite employé communal. Jusqu'à sa mort en 1954, il assiste aux transformations économiques, sociales et politiques rapides d'un pays à l'économie hier encore essentiellement agricole, où existent par endroits des travailleurs proches du servage (les *statare*), un pays confronté à une industrialisation rapide que favorise la social-démocratie naissante.

À Stockholm, les relations que noue le jeune homme avec les milieux de l'émigration nourrissent très tôt chez lui une réflexion sur les grands despotismes et totalitarismes qui tentent, à l'époque, de dominer l'Europe : hier le franquisme combattu notamment par ses amis anarchosyndicalistes de la SAC (Organisation centrale des travailleurs suédois), engagés auprès des anarchistes espagnols ; le

nazisme qui a contraint sa future femme, Annemarie Götze, et son père, militant anarchiste, à fuir l'Allemagne ; le stalinisme de son époque, enfin, dont il perçoit très tôt la menace, aidé en cela par ceux qui, comme Harry Martinson, dénoncent le culte de la personnalité à travers les images de propagande (voir son court essai *La Réalité jusqu'à la mort*¹). Lors de son voyage en Allemagne en 1946-1947, Dagerman est ainsi transporté au cœur d'une Europe où les peuples, après avoir combattu pour la domination du monde, sont à bout de souffle, et désormais à la merci, d'un côté, d'une Amérique qu'ils découvrent et qui se découvre elle-même dans sa puissance, et, d'un autre, d'une Russie réveillée, désireuse de propager l'idéologie stalinienne : des pays immenses sur lesquels l'Europe n'a pas prise. Telle est la conséquence d'une longue domination européenne qui a pris fin. Le monde s'est modifié d'une manière telle que cette vieille Europe, après avoir exporté ses découvertes et entraîné dans sa course les autres pays, n'est plus justement dans la course à la domination mondiale.

Le totalitarisme qui s'installe en URSS ou ailleurs n'exerce pas son pouvoir seulement dans la sphère des libertés publiques : il met en place un système éducatif unique, une politique économique centralisée, il impose un seul credo artistique dont il contrôle la stricte mise en application par toutes formes de violence qu'il juge nécessaires, et ainsi menace-t-il la liberté de l'art vers laquelle convergent maintes pensées de Dagerman à partir de 1948, année de basculement, nous y reviendrons, de son

1. Harry Martinson, *La Réalité jusqu'à la mort*, Belloni, 2023.

engagement. Contre les mythes nationaux, les illusions du progrès technologique, le consumérisme outrancier et l'individualisme, l'écrivain journaliste soulève, dans ses œuvres, la question de la détresse et de la solitude de l'être humain brisé par un système politique, seul face à un État ou un pouvoir oppressant.

Chacun de ses écrits est marqué par un fort engagement en faveur de toutes les populations démunies, qu'elles soient rurales ou citadines, natives ou étrangères. Bien que citoyen d'un pays neutre, Dagerman est, en effet, pour une large part, un homme modelé par les bouleversements nés de la Seconde Guerre mondiale. L'héritage du conflit n'est pas seulement fait de dévastations de milieux naturels, de destructions matérielles, de famines, de nettoyage ethnique à l'Est et de déplacements de populations, il est aussi empli de destruction morale et de désir de vengeance lié à la propagation méthodique de la haine, élevée par certains au rang d'un devoir. C'est précisément ce que combat l'un de ses livres majeurs, le reportage littéraire *Automne allemand*, publié en 1947 et dans lequel il nous donne des nouvelles de ceux qui ont été emportés dans la tourmente de la guerre à leur corps défendant : un acharnement contre les populations civiles allemandes, désormais victimes d'un implacable dénuement.

Parallèlement à ce travail de journaliste qui l'a conduit, à l'automne 1946, en Allemagne, puis en 1948 en France, aux Pays-Bas, en Autriche et, plus tard, en Australie où il s'intéresse aux personnes déplacées, Dagerman explore la condition de l'homme moderne à travers une série d'œuvres

qui paraissent entre 1941 et 1954 et qui évoquent les transformations des campagnes, l'arrivée de la voiture, le développement de la société de consommation, la solitude du travailleur contraint aux longs trajets à travers la banlieue des grandes villes... Ces faits nourrissent son œuvre volontiers ouverte à différents types d'écriture (romanesque, théâtrale, journalistique, documentaire, cinématographique...) afin de mieux saisir les transformations des modes de vie mais aussi de pensée de ses contemporains. D'où une œuvre tout entière placée sous le signe d'une double insécurité, matérielle et psychologique : celle des travailleurs, des paysans et autre main-d'œuvre agricole précaire ; mais aussi celle des enfants, des femmes et, plus largement, de l'homme qui écrit à l'écart de tout système de valeurs, de normes et de références admises, sans l'appui d'une quelconque autorité, celle des Écritures saintes par exemple, et sans une quelconque soumission à un ordre constitué (Église, Armée, École...) et, comme le souligne Dagerman à propos de Kafka, sans "béquille...". Ainsi l'anarchisme de l'écrivain est-il moins théorisé que vécu, et il imprègne toute son écriture, véritable acte d'insubordination à l'égard de toute autorité et de tout pouvoir constitués, notamment dans sa façon de rendre justice au langage populaire. Une écriture volontiers irrévérencieuse, parfois carnavalesque, qui plie à l'horizontale toute forme de respect à l'égard de la "belle" langue littéraire.

Romancier et nouvelliste à succès (notamment pour *Le Serpent* en 1945), et surtout journaliste (pour les journaux *Expressen*, *Afton-Tidningen*, *Dagens Nyheter*, *Aftonbladet*...), Dagerman est ainsi devenu très tôt, en dépit de son jeune âge,

une personnalité phare de la vie intellectuelle et littéraire suédoise des années 1940 et 1950. Influencé tant par August Strindberg et Pär Lagerkvist, Prix Nobel en 1951, que par William Faulkner et Franz Kafka, sa virtuosité suscite de nombreux éloges et il se lie d'amitié avec des écrivains reconnus comme Lars Ahlin, Erik Lindegren ou Karl Vennberg qui publient dans la revue moderniste *40-tal*, ainsi qu'avec des écrivains prolétariens admirés comme Folke Fridell, Eyvind Johnson, Vilhelm Moberg ou le Danois Martin Andersen Nexø. Une amitié profonde le lie au grand écrivain norvégien Tarjei Vesaas avec qui il partage une prédilection pour certains thèmes et symboles existentiels.

Outre les courts poèmes en forme de “billets de révolte” quotidiens qu'il fait paraître dans le journal *Arbetaren* – “le travailleur” – dont il dirige la page littéraire, le succès de ses publications lui ouvre aussi les portes de grandes revues et journaux populaires ou bourgeois comme *Storm*, *Damernas värld* et surtout *Prisma* dans laquelle paraît, en janvier 1950, un grand poème élégiaque, *Suite Birgitta*¹, qui semble relié à une phase particulièrement tourmentée de son existence, marquée à la fois par des tensions conjugales, des déceptions sentimentales et des doutes sur ses dons littéraires. C'est aussi dans un grand magazine féminin, *Husmodern* – “la femme au foyer” –, qu'il publie en 1952 le célèbre *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*.

1. Pour les références des écrits de Dagerman cités dans la préface et au fil des lettres, voir “Œuvres de Stig Dagerman” en fin d'ouvrage, p. 291. (*N.d.É.*)

Après le succès de ses quatre grands romans formellement novateurs (*Le Serpent*, *L'Île des condamnés*, *L'Enfant brûlé*, *Ennuis de noce*), Dagerman se voue à l'écriture de plusieurs pièces de théâtre (*Le Condamné à mort*, *L'Arriviste*, *L'Ombre de Mart...*), où il tente de transposer ses romans et ses nouvelles. Il fait, par exemple, du *Condamné à mort* et de *L'Enfant brûlé* des pièces de théâtre (le second publié en français sous le titre *Le Jeu de la vérité*) et, très tôt, il perçoit l'ampleur de la révolution esthétique dont est porteur le cinéma, au point de vouloir y collaborer au moyen de scénarios originaux qui, hélas !, n'auront aucun retentissement. Après son enfance à la campagne où d'ailleurs le cinéma n'était pas absent, il aime musarder dans les salles de cinéma de Stockholm, voire, à la fin de sa vie, y trouver refuge contre une dépression de plus en plus oppressante. Les films qu'il a vus depuis son enfance sont aussi bien des westerns que les Américains produisent par dizaines dans les années 1940 et 1950 que des productions nationales, les premiers longs métrages d'Ingmar Bergman par exemple. En 1950, Dagerman rencontre la jeune actrice de théâtre et de cinéma, Anita Björk, l'inoubliable Mademoiselle Julie dans le film éponyme d'Alf Sjöberg (grand prix du Festival de Cannes en 1951), avec qui il voyagera jusqu'à Hollywood.

Il existe au fond deux tendances bien marquées chez lui : l'une le porte vers une vision globale et désenchantée du monde, à travers des romans ou des nouvelles en forme d'allégorie de la condition humaine (*L'Île des condamnés*, *Dieu rend visite à Newton...*) ; l'autre le pousse à n'accepter, dans ses nouvelles notamment, qu'une appréhension

partielle de la réalité, à travers des fragments d'histoires individuelles. Vérités éternelles et vérités du moment coexistent tout comme écriture de soi et écriture du monde présent, expérience personnelle et expérience commune. Tous ces écrits sont toutefois unis par un regard pessimiste sur la condition humaine, nourri de ses lectures de William Faulkner, John Steinbeck, Franz Kafka, Albert Camus, mais aussi portés par un désir de lumière qui ne s'éteint jamais. N'a-t-il pas inscrit ce mot (*Dag* : le jour) dans son pseudonyme même ?

II

Les lettres de Dagerman qu'on va lire portent la marque de cette énergie créatrice du jeune rédacteur culturel et écrivain ainsi que celle des vives tensions intérieures auxquelles il est en proie (entre vie rurale et vie citadine, entre engagement syndicaliste et mise à distance de la vie politique suédoise, entre conscience sociale et conscience artistique...). Elles sont le sismographe de son esprit accaparé par des projets divers (en direction du journalisme, du théâtre, du cinéma, de la littérature...) mais qu'il aura du mal à réaliser de façon entièrement satisfaisante.

Afin de mettre en valeur la place de l'écrivain dans la vie intellectuelle et littéraire de son époque, nous avons volontairement exclu la correspondance limitée à la sphère familiale. La diversité de ces lettres ne doit pas surprendre. Grâce à la place importante qu'il a occupée précocement dans le monde des lettres, se sont multipliées les rencontres avec

des personnalités des milieux artistique et littéraire, dont l'écrivain norvégien Tarjei Vesaas ou encore Folke Fridell. Le monde de l'édition (Norstedts, Bonniers) et de la presse (*Folket i Bild*, *Idun*, *Vi*, *Vintergatan*, *Pressbyran*, *Prisma*...) s'est ouvert très tôt à lui. Les échanges, les conversations qu'il a au quotidien avec ces personnalités se poursuivent dans ces lettres, jusque tard dans la nuit, et celles-ci racontent le monde : elles sont le témoignage d'un dialogue ininterrompu, malgré les creux dépressifs qui l'accablent, les difficultés qui s'accumulent, avec les acteurs de la vie culturelle. Sa correspondance est le lien qu'il préserve avec des amis qui sont à l'écoute de son engagement d'écrivain et de syndicaliste ; un engagement resté intact malgré les doutes et une mauvaise conscience alimentée par ses expériences, ses voyages, ses lectures mais aussi par les difficultés de sa vie sentimentale et familiale, et qui débouche sur un désespoir lié souvent à des difficultés très concrètes. Ainsi dans cette lettre du 20 juillet 1946 à Knut Korfitsen, alors conseiller littéraire pour les éditions Steinsviks Förlag :

“J’ai changé le nom de ma petite merveille. *L’Île des condamnés* – qu’en penses-tu ? Est-ce mieux, pire ou tout aussi indifférent que l’ancien [...] ? Par ailleurs, j’ai en ce moment un besoin dévorant d’argent, et s’il était possible de m’envoyer le plus vite possible le billet de mille couronnes que cela devrait me rapporter, il n’y aurait pas plus heureux que moi.”

Les lettres contenant à la fois des hésitations sur son œuvre en cours et des déclarations fort prosaïques comme celle-ci représentent dans cet

ensemble une part tout à fait essentielle non seulement quantitativement, mais encore pour leur valeur symptomatique. Elles sont révélatrices de la précarité matérielle de l'écrivain aux alentours des années 1950, aggravant sa précarité psychique. Pourtant, malgré les doutes, l'épistolier et le journaliste au regard acéré et à la plume virtuose ne sont jamais loin l'un de l'autre, comme en témoigne cette autre lettre, écrite au tout début de son voyage en Allemagne, et adressée à Axel Liffner qui travaille pour l'*Expressen* :

“On peut descendre du train à Hambourg-Landwehr et marcher une heure dans n'importe quelle direction, sans voir autre chose que des cloisons et des planchers qui pendent comme des drapeaux en berne, et des radiateurs collés aux murs comme des mouches sur la viande. On est à peu de chose près au cœur de la ville et on ne voit personne pendant à peu près une heure.” (Lettre du 8 novembre 1946.)

Après, et malgré le succès d'*Automne allemand*, Dagerman échoue à honorer un contrat qui le liait aux éditions Norstedts au sujet d'un ensemble de reportages en France où il réside souvent. Il ne se départit plus dès lors d'une mauvaise conscience et d'une culpabilité liées à la précarité dans laquelle il entraîne sa famille après sa séparation d'avec Annemarie Götze et son remariage avec Anita Björk. Ses lettres sont traversées par les doutes qui l'assaillent sur sa vocation partagée entre journalisme et littérature, entre engagement social et exigence de l'œuvre à accomplir :

“Je sens que j’ai échoué dans une tâche que je n’aurais jamais dû prendre sur moi et je sais que j’ai fait du tort – à ceux qui me l’ont confiée et à moi-même – en cherchant pendant si longtemps à persuader les deux parties que je suis bel et bien un journaliste. Je sais maintenant que ça n’est malheureusement pas le cas et je sais aussi que l’illusion dont je me suis bercé me laisse dans une cruelle déception de moi-même et, au bout du compte, en proie à toutes les formes de dépression imaginables.” (Lettre à Ivar Harrie du 3 juillet 1948.)

En témoigne encore celle-ci, parmi tant d’autres, adressée en octobre 1949 à Ragnar Svanström, éditeur chez Norstedts et soutien indéfectible de Stig, auprès de qui il multiplie les demandes humiliantes d’argent et avec qui il partage de plus en plus souvent ses difficultés :

“Il me paraît incroyable d’avoir, il n’y a pas si longtemps, été capable de formuler une phrase originale, d’assembler des mots possédant un certain rayonnement. Je suis jaloux de celui que j’étais jadis. Maintenant chaque page me fait l’impression d’une épreuve d’imprimerie, d’une collection de subordonnées sans importance. Et, s’il m’arrive de croire que j’ai quelque chose à dire, cela se fane dès que je le mets sur le papier. Si c’est passager – pourquoi est-ce que cela dure aussi longtemps ? Et si ce ne l’est pas – pourquoi alors continuer à faire semblant de croire qu’il y a de l’espoir ? Je n’ai plus ressenti la joie d’écrire depuis *Où est mon chandail islandais ?*¹. Cette année stupide

1. In *Tuer un enfant*, voir “Œuvres de Stig Dagerman” en fin d’ouvrage. (N.d.É.)

passée en France a peut-être eu de bien fâcheuses conséquences.”

Comme souvent, Dagerman est capable cependant, d’une lettre à une autre ou parfois dans la même lettre, de passer de ce pessimisme corrosif et insondable à une allégresse dépourvue d’arrière-pensée qui s’exprime un peu plus loin dans des lignes émouvantes à propos d’un poète qu’il vient de découvrir : “Et puis, le jour où tu as téléphoné, les choses se sont arrangées, avec l’aide de Dieu, de toi et de Fröding...”

Le rôle joué par Svanström est décisif : il ne cesse d’encourager Dagerman dans l’écriture de ses romans, notamment *Ennuis de noce*, son dernier grand livre, gorgé de souvenirs de son enfance en Uppland, à Älvkarleby. Dès 1946, il est le confident fidèle de ce jeune écrivain, avare de paroles et recroquevillé sur lui-même mais fort attachant. Toutefois, dans les années qui suivent la parution d’*Ennuis de noce*, et malgré les encouragements de son ami, Dagerman peine à se remettre à l’écriture. Il dit même éprouver du dégoût pour l’écriture littéraire :

“Il faut que je te dise sans ambages que je ne suis pas en état de terminer mon livre. [...] Je suis tout à fait conscient de ce que cela signifie pour toi et pour moi, mais cela n’y change malheureusement rien. [...] Je puis t’assurer que j’ai vraiment tout essayé cet été pour arriver à écrire un livre [...] mais [je ne puis] rien contre la nausée et la lassitude d’écrire.” (Lettre à Ragnar Svanström du 12 septembre 1951.)

Ces difficultés s'amplifient jusqu'à paralyser en lui les capacités créatrices. Il voyage beaucoup en revanche, comme pour se fuir lui-même. De loin en loin, il présente ses projets de nouvelles, poèmes, pièces de théâtre ainsi que les lectures qui le marquent (George Orwell, Upton Sinclair, Ernst Jünger...), mais finalement conclut une de ses dernières lettres par cette émouvante épitaphe, allusion aux victimes de la répression qui s'était abattue sur les ouvriers d'Ådalen, le jeudi de l'Ascension 1931, un événement marquant de l'histoire de la Suède au ^{xx}e siècle :

“Ici gît
Un écrivain suédois
Tombé pour rien
Son crime était l'innocence
Oubliez-le souvent.”

Dans cette période de son existence, Dagerman arpente sans cesse des lieux nouveaux à la recherche de fragments perdus de lui-même, et comme pour rétablir une continuité qui ne prend forme, réellement, que dans des lettres. La seule permanence à laquelle il puisse se raccrocher est en effet celle qu'il instaure grâce à cette correspondance, dans laquelle il cherche non seulement à s'assurer de l'amitié de ses destinataires, amis intimes, confidents, lecteurs compréhensifs et indulgents de ses manques et de ses silences, mais aussi à reformuler pour les préciser ses convictions, à partager ses réflexions qui, pour être valides, nécessitent de s'appuyer sur ce que l'autre pense. Seul l'épistolaire lui procure une apaisante stabilité dans les relations humaines, d'où

son caractère vital. Il y réaffirme sa raison d'être qui est l'écriture lorsque celle-ci est adossée à la lucidité de la pensée et à la fidélité à des engagements (en l'occurrence contre l'ordre politique, économique et social de son pays). L'épistolaire favorise le courage de dire ce qui est, or rien n'est moins facile.

On le voit peu à peu passer d'un équilibre intérieur, favorisant la création littéraire, à un état de grande instabilité qui l'incite – à partir de 1948 – à repousser la “vie facile” que lui octroie sa renommée. Mais ces lettres poursuivent en un autre sens la création littéraire même en partie tarie car, comme les romans ou les nouvelles, elles sont paroles pour autrui ; elles fraient un chemin vers l'autre.

Sans forcément connaître leur nom, le lecteur français pourra aisément deviner le statut social et professionnel de chacun des destinataires de ces lettres, au ton parfois caustique, et surtout les liens qui les attachent à Dagerman, tant ces lettres sont des messages sincères, accordés à l'instant où elles s'écrivent et au contexte historique et politique ainsi qu'à la personne qui les reçoit, à son attente, à ses questions formulées ou non, mais aussi des écrits capables de prendre du champ, parfois grâce à l'humour, et de se faire puissance visionnaire. Rares sont les lettres où ne se logent une attente, une demande, un appel. Derrière les besoins matériels exprimés se découvre une détresse bien plus grande ; derrière l'ironie, un péril pour le sujet lui-même et toujours une propension à la culpabilité. Car l'ironie n'est pas le détachement : elle est une respiration de l'esprit tout autant qu'un vecteur de lucidité. Elle est aussi une autre forme de cette liberté (*Frihet*) – c'est-à-dire de ce qui porte au-delà (des obstacles

matériels, de la mauvaise conscience...) —, mot-clé omniprésent dans cette correspondance. Et Dagerman, qui devrait rarement la pilule, ne s'y donne jamais le beau rôle.

C'est ce que l'on retrouve dans cette importante lettre ouverte¹ de 1948 à l'Union des écrivains suédois dont il est membre depuis le mois d'octobre 1946. Cette Union vient d'être secouée par des dissensions internes et des conflits de nature politique, certains de ses membres ayant adressé l'année précédente un message de soutien à l'URSS à l'occasion de l'anniversaire de la révolution d'Octobre. Une initiative fortement contestée par ces grands écrivains prolétariens que sont Vilhelm Moberg et Eyvind Johnson. Contraint de prendre position, Dagerman a, conformément aux idées de ses amis du mouvement anarchiste, appuyé la motion de contestation. Toutefois, tout en se défendant d'être un moraliste ou une quelconque "colombe de la paix", il se dit profondément troublé par ces débats et les clivages qu'ils révèlent dans la vie intellectuelle suédoise. Depuis une petite chambre d'un hôtel de Fontainebleau, il écrit cette lettre qui trahit son désenchantement à l'égard du militantisme syndical. Point de bascule donc : il entend tirer de ces tensions une leçon pour mieux étudier "la manière de retrouver une santé mentale, que l'exigence moderne de prendre absolument parti ne favorise pas du tout". Il lui est impossible d'abonder dans le sens des simplifications qu'impose le débat politique, finalement de concilier littérature et politique, art et action. Impossible d'accepter le piège

1. Voir p. 109.

des compromissions et des soumissions que les politiciens tendent aux écrivains. Au-delà de la chape totalitaire dans laquelle le communisme étouffe les opinions, Dagerman avance qu'il faut "s'en tenir à cette forme aiguë de la solitude qu'on appelle la poésie". Plaçant au-dessus de tout la liberté de l'art, rejetant le réalisme marxiste, Dagerman franchit ici une étape essentielle dans son propre cheminement intellectuel, mais cette lettre, d'ailleurs inachevée et jamais publiée, montre aussi son profond désarroi.

Cette correspondance est ainsi un miroir de soi, de l'autre et parfois de soi à travers l'autre, miroir de vie profonde où les premiers succès, les projets à venir voisinent avec des doutes de plus en plus explicites sur la création littéraire, avec un profond scepticisme engendré par les développements de l'époque présente.

Il faut donc "se quitter" en ces lectures, entrer en elles, car les écrits de Dagerman s'ouvrent du dedans quel que soit le contexte dans lequel ils ont été rédigés. Ils témoignent tous de sa quête incertaine de vérité et de sincérité. Dagerman est guidé en effet par son besoin impératif d'unir ses relations avec autrui à sa raison d'être, à ses engagements syndicalistes et, au-delà, à son souci de la dignité humaine.

On entend partout monter le désespoir qui le conduira à mettre fin à ses jours prématurément. On voit, dans ces lettres, le jeune écrivain se préparer au silence qui précédera sa disparition. Après 1950, il entre en effet dans une période encore plus incertaine et tourmentée où il cherche encore sa voie. Dans des lettres pénétrées d'une tristesse humiliée, il dit son attente d'un éclairage sur la direction à donner à sa vie ainsi que la vanité probable de ses

premiers succès. On le voit gagner progressivement un retrait pensif comme s'il refusait la pression du temps, de l'histoire collective en train de se faire ; comme s'il voulait échapper à certains carcans. On y saisit le jeune écrivain marquant le pas.

Mais ces lettres sont aussi porteuses d'une espérance sur les vertus de l'amitié. Elles s'écrivent presque toutes sur le ton de la camaraderie – chaque destinataire est désigné familièrement, en ouverture, par le mot "*Broder*" (camarade ou frère) –, dans une distance ironique vis-à-vis de soi-même ; des missives libérées du respect de hiérarchies sociales trop sclérosantes et loin de toute infatuation du moi. Le ton n'est jamais impersonnel ; l'émotion, jamais étouffée ; l'écriture nullement réduite à un simple moyen d'échanges. En s'ouvrant à eux totalement, Dagerman parvient à se rapprocher peu à peu d'interlocuteurs qui évoluent dans une sphère éloignée de la sienne, et à gagner leur sympathie.

Les soucis quotidiens s'ajoutant aux dilemmes qui le rongent, Dagerman est fragilisé. Auparavant, il parvenait sans difficulté à prendre des notes en vue de futures publications. Tout lui paraissait digne d'être écrit bien qu'il soit confronté à une jungle de destins, à un flot d'impressions, aux contradictions qui animent le corps social. Désormais, il doute. Il n'y a pas d'interprétation générale possible, pas d'enterrement des individus sous des schémas, mais uniquement des histoires singulières, des fragments du réel, des détails... Et par-delà ces détails, ces histoires, ces rencontres, d'autres menaces comme la mise en place d'un nouvel ordre imposé par les vainqueurs de la guerre. L'histoire du monde n'en est pas encore à sa fin. Face à une époque dont le

langage est devenu funeste, “un langage de TSF, de journaux”, Dagerman tente de s’arracher à toute une époque à laquelle il ne peut répliquer que par des “écrits amers” (voir à ce sujet *La Dictature du chagrin*). Il travaille désormais en pleine conscience du monde et du temps dans lequel il vit et n’esquive rien. Il ne croit pas à la bénédiction salutaire de l’oubli. Qui est bouleversé par ce passé guerrier de l’Europe doit dire tout cela. Quand on se rend, comme il l’a fait, sur les lieux mêmes de la destruction, on sait que l’inconcevable peut se reproduire, ici ou ailleurs (il est ainsi l’un des tout premiers à écrire sur la catastrophe de la Shoah). L’épouvante ne peut que nous atteindre et d’autant plus violemment qu’on aura tenté de s’y dérober. Un monde a été renversé ; un autre, avec de tout autres proportions, lui succède.

Dès 1953, les lettres se raréfient. Plus que jamais, certaines questions le taraudent. L’écrivain scrupuleux s’interroge : comment pourrait-il éviter de prendre position ? Comment pourrait-il échapper au conflit entre sa conscience sociale et sa conscience artistique ? Les tensions en lui s’accumulent. D’où sans doute une forme de dédoublement (un déchirement, au vrai) qu’il se voit contraint d’assumer : si l’écrivain, comme il le pense, touche son public en différé, le journaliste, lui, l’affronte quasiment à bout portant, et c’est ce que recherche l’homme engagé qu’il reste malgré l’impossibilité de changer le réel du monde social et politique. Sans entrer dans les détails, la simple apparition dans ses *Billets quotidiens* – écrits jusqu’au dernier jour – d’un nom connu ou d’un événement local porte en elle son poids de contestation. Mais de l’autre côté de la

balance pèse pleinement la nécessité d'écrits situés hors du temps présent, d'où l'ultime texte en forme de parabole sur la souffrance humaine : *Dieu rend visite à Newton*. L'échange épistolaire (avec Tarjei Vesaas et Ragnar Svanström notamment – et ce n'est pas dû au hasard : l'un ne se fiant qu'à l'exigence de l'œuvre ; l'autre l'encourageant à donner le meilleur de lui-même) fournit ainsi à Dagerman l'occasion de donner une première forme à toutes ces questions. Dans ces lettres où il dialogue autant avec lui-même qu'avec l'autre, le jeune Suédois est à la recherche de réponses aux interrogations que soulève notre présence ici-bas, et qui la légitimeraient. Interrogations ouvrant sans cesse, il est vrai, sur d'autres interrogations, ce qui explique aussi la diversité des genres littéraires auxquels il s'est essayé : le roman, la nouvelle, le théâtre, la poésie, abordés non pas en virtuose de l'écriture, comme seule une lecture superficielle pourrait le donner à penser, mais en réponse à ses angoisses, et surtout pour donner libre cours à son étonnante lucidité. Après avoir souvent livré une analyse très sombre de la condition humaine, Dagerman, pour autant, ni ne tire le rideau, ni ne se laisse tenter par quelque nouvelle "consolation" que ce soit ; tout au contraire – et ce jusqu'à ses derniers instants – nous invite-t-il à ne pas nous résigner à un monde inhumain.

I.

JEUNESSE ET PREMIERS ÉCRITS
(1944-1946)

Lettre à Stig Carlson, écrivain et journaliste suédois.

Stockholm, le 15 mai 1944

Cher camarade,

Il s'est écoulé un temps inquiétant depuis que ta lettre est arrivée, mais en fait j'ai eu pas mal de choses à faire, si bien que d'une certaine manière je me sens moi-même excusé. On ne voit pour le moment pas de nouvelles étoiles à l'horizon de Stockholm. Le recueil de Karl Vennberg a pourtant été un succès auprès de la critique et dans ce contexte j'ai la grande joie de pouvoir prouver par des documents que les poèmes de Karl Vennberg ont fait l'objet d'un compte rendu dans *Arbetaren*, le jour même de leur parution. Pour plus de sûreté – je présume que tu as déjà entendu parler de l'affaire par d'autres connaissances – je joins la recension de Walls. En ce qui concerne ta demande de renseignements à propos des exemplaires pour la critique, je peux t'annoncer que j'ai parlé avec Vennberg et qu'il s'est montré très compréhensif.

Tu peux toujours exprimer tes souhaits auprès de moi ou auprès de lui, nous essaierons de les satisfaire dans la plus grande mesure du possible.

En outre, je peux te faire le plaisir de t'annoncer que *Storm* comptera à partir de son numéro de juin parmi ses collaborateurs un nouvel auteur éminent. Il s'agit de Lars Ahlin (*Tåbb med Manifestet*) [Tåbb et le Manifeste] avec qui j'ai été en contact pendant mon service militaire et avec qui Liffner a lui aussi eu l'occasion d'échanger quelques pensées sur les perspectives littéraires.

Du reste, j'ai à te remercier de ta précieuse contribution au numéro de mai. Sasta prendra sûrement en charge le numéro de juin après son retour de Kiruna.

Je termine avec mes meilleures salutations. Écris-moi.

Stig Dagerman

Mon adresse : Brännkyrkagatan 56-58ⁱⁱⁱ, Stockholm

Stig Carlson (1920-1971)

Stig Carlson est né à Falköping dans un milieu ouvrier. Après avoir exercé différents métiers, il devient journaliste pour le *Morgon-Tidningen* et pour *Arbetet*. Il participe ensuite avec Stig Dagerman et Axel Liffner aux pages culturelles du journal des anarchosyndicalistes, *Arbetaren* [Le Travailleur] et collabore régulièrement à la revue *Storm*. Il crée successivement le périodique *Poesi* (1948-1951) auquel Dagerman collabore et, en 1952, le FIB's lyrikklubb, un club de poésie très important. Il est aussi membre du comité de rédaction de *Lyrikvännen*, un périodique de poésie actif durant les années 1953-1971.

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Figure de proue de la littérature européenne d'après-guerre, Stig Dagerman a eu une vie marquée par les voyages, l'engagement contre les inégalités, mais aussi la dépression. Ces lettres inédites, envoyées à ses amis confrères, à ses éditeurs et à ses détracteurs, montrent sous un tout autre jour cet écrivain, dont les questionnements sur l'existence et la société sont plus que jamais d'actualité. Se plonger dans la correspondance de cet anarchiste nomade, c'est mieux cerner la personnalité de l'auteur suédois le plus important de sa génération, un homme aussi génial que tourmenté.

Né en 1923 à Älvkarleby, Stig Dagerman était écrivain et journaliste. Attiré très tôt par le syndicalisme et l'anarchisme, son œuvre est imprégnée par la contestation des totalitarismes. Écrit en 1947, son récit Automne allemand (Actes Sud, 1980) dépeint, pour la première fois, l'horreur et la misère de l'Allemagne post-Seconde Guerre mondiale. Avant son suicide en 1954, à l'âge de trente et un ans, il rédige le poignant Notre besoin de consolation est impossible à rassasier (Actes Sud, 1981).

ACTES SUD
www.actes-sud.fr

DÉP. LÉG. : MARS 2024
22,80 € TTC France
ISBN 978-2-330-18454-4


**Fondation
LA POSTE**

